

Chronique des falsifications



Famine ukrainienne et génocide

DANS le dernier numéro des *Cahiers du mouvement ouvrier*, vous critiquez l'interprétation que fait Nicolas Werth de la famine ukrainienne, qualifiée par ce dernier de "génocide par la faim". La critique est justifiée, mais, me semble-t-il, mal argumentée ici.

Selon l'auteur de l'article des *Cahiers*, "un génocide, c'est l'extermination ou la tentative d'exterminer un peuple ou un groupe ethnique ou social entier". Nicolas Werth affirmant que "le Holodomor a été très différent de l'Holocauste, il ne se proposait pas l'extermination totale de la nation ukrainienne", mais qu'il est "le seul événement européen du XXe siècle" pouvant être comparé au génocide arménien et à l'Holocauste, les *Cahiers* en concluent que, pour Nicolas Werth, "ce n'est pas un génocide, mais c'est un génocide quand même".

En fait, selon la définition retenue par l'Assemblée générale des Nations unies en décembre 1948, "le génocide s'entend de l'un quelconque des actes ci-après commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie (souligné par moi), un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel :

- a) meurtre de membres du groupe ;
- b) atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe ;
- c) soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle ;

d) mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe ;

e) transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe."

A défaut d'avoir raison, Nicolas Werth est donc parfaitement cohérent dans sa comparaison entre la famine ukrainienne et l'Holocauste.

Il est incontestable qu'au cours de la famine de 1932-1933, la bureaucratie stalinienne a usé de méthodes particulièrement féroces contre la paysannerie ukrainienne. Plusieurs districts ont été délibérément privés de ravitaillement pendant de longs mois, des barrages ont été installés par l'armée pour empêcher l'exode de centaines de milliers de paysans et la famine a été suivie d'une purge massive au sein de l'intelligentsia et du Parti communiste ukrainien.

Pour ces raisons, de nombreux auteurs ont vu dans la famine une entreprise d'extermination (pas seulement les nationalistes ukrainiens hystériques ou les "historiens" anticommunistes). Dans sa nouvelle *Tout passe*, l'écrivain Vassili Grossman parlait du décret qui "exigeait qu'on fasse périr de faim les paysans d'Ukraine, du Don et du Kouban, qu'on les fasse périr avec leurs petits enfants". Il est vrai, par ailleurs, que la mémoire de cette famine a fait l'objet d'une récupération ignoble de la part de ceux qui veulent y voir un équivalent "communiste" du génocide juif.

Ce qui justifie que cette famine ne puisse être considérée comme un génocide, c'est qu'elle n'a pas été l'aboutisse-

ment d'un mytique "projet d'extermination" de la part de Staline, mais la conséquence d'un enchaînement au cours duquel la bureaucratie a instrumentalisé une famine pour briser la résistance de la paysannerie ukrainienne, fortement rétive à la collectivisation, et ses traditions nationalistes. A partir de la seconde moitié de 1933, la résistance étant brisée, les staliniens ont de nouveau acheminé des grains

vers l'Ukraine, ce qui invalide l'hypothèse d'une volonté d'extermination.

Le "Holodomor" est aujourd'hui une source intarissable de falsifications et de non-dits de la part de ceux qui veulent enterrer l'héritage d'octobre 1917. Ce qui nécessite d'autant plus d'être précis dans la critique.

Charles Allain

A propos du film *Une histoire italienne... Pas si fou !*

L'ÉTÉ passé, je sortais à peine de l'horrible lecture des *Bienveillantes*, dont je me demande toujours si ses panégyristes médiatiques l'avaient lu intégralement (ce livre ayant été présenté comme "l'histoire d'un homme ordinaire pris dans la tourmente de l'Histoire" !). Pour quelques jours à Paris, je suis allé au cinéma à l'occasion de la projection du film *Une histoire italienne* (titre original *Sangue pazzo* : "Le sang fou").

Je n'avais pas lu les présentations en dehors de celles, sommaires, affichées dans l'entrée du cinéma. Après recherche, toutes donnent à peu de choses près ceci (*Télé-Obs*) :

"En 1945, à la Libération, un couple d'acteurs vedettes du cinéma mussolinien est capturé par des partisans. Les comédiens font l'objet d'un procès sommaire."

Le 30 avril 1945, cinq jours après la Libération, la banlieue de Milan s'agite. Deux cadavres ensanglantés viennent d'être découverts. Il s'agit des corps d'Oswaldo Valenti et de Luisa Ferida, des vedettes du cinéma de l'ère mussolinienne. Soupçonné de fascisme, le couple a été au cœur d'un procès sommaire avant d'être exécuté par les partisans."

Ou encore (le plus souvent repris sur les différents sites Internet de cinéma) :

« A l'aube du 30 avril 1945, cinq jours après la Libération, on retrouve à la périphérie de Milan deux cadavres

ensanglantés. Une pancarte fraîchement peinte les identifie : Oswaldo Valenti et Luisa Ferida, exécutés quelques heures auparavant par les partisans. Mais qui étaient Oswaldo Valenti et Luisa Ferida ? Adulé du grand public, le couple, aussi célèbre à la ville qu'à l'écran, faisait partie des acteurs de premier plan du cinéma des "téléphones blancs" que le régime fasciste avait voulu encourager. Parfaits dans les rôles du voyou séduisant et de la femme perdue et sans âme, ils scandalisaient la petite bourgeoisie italienne en incarnant ces personnages anarchisants et dissolus. »

Certains journaux sont plus explicites.

Le Figaro : "L'écrivain et réalisateur à succès de Nos meilleures années, grande fresque sur l'Italie de l'après-guerre à nos jours, revient en arrière et se penche sur la période trouble de la fin du régime fasciste, lorsque l'Italie est en proie à la guerre civile, après l'armistice de septembre 1943. Il y raconte l'histoire vraie d'un couple de comédiens, Oswaldo Valenti et Luisa Ferida, qui avaient adhéré à la république de Salò et tourné quelques films à Venise, dans les studios de la Giudecca, que Mussolini comparait à Cinecittà. Arrêtés par les partisans, ils furent fusillés sans autre forme de procès."

L'Humanité : "(...) Le réalisateur s'est permis bien des libertés, au demeurant autorisées à tout auteur de fiction, avec la matérialité des faits. Non pour

innocenter ses personnages, mais pour organiser la structure dramatique de son récit.”

La recette des nouveaux faussaires

La recette des nouveaux faussaires vient d'être exposée : ne rien cacher des turpitudes des "héros", et même, à l'instar de Littel dans *Les Bienveillantes*, en rajouter de manière à transformer peu ou prou le lecteur ou le spectateur en voyeur, pour montrer avec luxe de détails un homme et une femme esclaves de leurs pulsions, de leur passion, de leur ambition et de leurs lâchetés... Sans doute la définition de "l'homme ordinaire" pour ces gens-là ? Une histoire vraie, et dans le même temps la fiction autorise toutes les libertés. Ben voyons !

De la même façon que l'on émerge sonné et mal à l'aise des *Bienveillantes*, on sort désarçonné de la salle de projection.

Les acteurs jouent bien. Le scénario, relativement complexe, se suit sans mal. Où est le malaise ? D'une phrase : les deux héros (ou anti-héros), amoureux éperdus, ont été assassinés lâchement de plusieurs balles dans le dos, après un simulacre de procès, sur un discret signe de tête du chef des résistants communistes qui les avait pourtant laissés partir libres.

Ainsi, en quelques minutes de pellicule, la résistance et son procès expéditif sont donnés pour des répliques — de l'autre camp, certes — jumelles du régime fasciste et de ses horreurs.

Peu de temps auparavant, on ne nous aura pas épargné le courage de Valenti souffrant cruellement du manque de drogue, ni celui de sa compagne aimante faisant face elle aussi, tous deux cachés en attente de leur procès par les partisans à qui ils se sont rendus. Ce qui provoquera d'ailleurs le massacre de ces derniers par des nazis.

Le tour de force du cinéaste, c'est de parvenir, malgré la — longue — fresque déroulant la participation avérée de Valenti et de Ferida au régime fasciste, à rendre ces deux arrivistes mondains finalement sympathiques !

Nous voyons pourtant leur fascination — mêlée à un peu de répulsion — pour les exactions commises par leur hôte régulier, Pietro Koch, le chef de la police spéciale à Milan, dont le siège se trouve à la villa Fossati (la "Villa triste"), et dont il est dit dans un livre publié en 2000 (*La "Banda Koch"*, de Massimiliano Griner) que « *la cruauté des geôliers dépasse parfois celle des nazis et les conditions de détention dans les cellules de la "Villa triste" sont pires que celles des prisonniers de la Gestapo* ». Valenti filme les torturés agonisant derrière les barreaux.

La Ferida couche avec le sadique, afin qu'il procure à Valenti ses indispensables doses de drogue. Et Pietro Koch fournit effectivement les ampoules de morphine — la cocaïne n'a plus cours, c'est la disette — à Valenti. Et l'on voit comment il peut la lui procurer : sous les yeux de Valenti, il se fait remettre le stock d'un hôpital, après avoir assassiné l'infirmier responsable !

Les excellentes relations du couple avec les suppôts du régime de Salò valent à Valenti de devenir lieutenant de marine dans la Dixième Flottille (la Decima Mas), conçue et commandée par le prince Junio Valerio Borghese, héros sous-marinier décoré par Mussolini, qui, jusqu'en 1970 où il tenta un coup d'Etat pour renverser la République italienne, appartient à différents partis néo-fascistes, avant de finir sa vie exilé en Espagne franquiste — cela, évidemment, le film n'en parle pas, mais il n'est pas question non plus de l'appartenance à la Decima Mas, certaine d'après plusieurs biographies, de Luisa Ferida.

Bien sûr, Valenti plastronne en habit galonné, son travail consistant manifestement à traquer les anti-fascistes en ville et à remonter le moral des autres. C'est à cette occasion que sa grande popularité est affichée à l'écran : il signe de nombreux autographes... Il présente à qui veut l'entendre ses projets, et l'on devine quel grand cinéaste il aurait pu être...

Au cours d'une de ses missions, dans un bus, il reconnaît le résistant Golfiero. Golfiero est un riche aristocrate, homosexuel, ami et protecteur de la Ferida,

honnête : c'est lui qui arrachera la promesse d'un vrai procès pour le couple d'acteurs... Le personnage est totalement fictif ! Mais reprenons : Valenti est en mission d'épuration, ce qui lui faisait un devoir d'arrêter cet homme... Il lui permet de partir sans être inquiété. Voilà qui rappelle la grande liberté de comportement de Valenti au début du film, qui n'hésitait pas à brocarder en l'imitant Mussolini soi-même... Ce qui lui vaut l'attribut "anarchiste" de la part de plusieurs journalistes ! Dans plusieurs biographies, il est plus justement qualifié de "parfait histrion".

Suzanne Dégion Scholer, responsable d'une rubrique (bien documentée) dans la *Tribune des cinéphiles* de juillet 2008, affirme : "C'est l'histoire de deux êtres insouciantes à qui le succès a souri et que leur goût du luxe et du confort a poussés dans les mauvais choix politiques."

"Personne n'était innocent"

L'actrice Monica Belluci : "Marco Tulio Giordana lève le voile sur une période très trouble, précise-t-elle. Une période difficile à comprendre aujourd'hui, où personne n'était innocent. L'Italie sortait de la Première Guerre mondiale appauvrie, en quête d'un sauveur, d'un homme providentiel, d'un père. Et ce fut malheureusement Mussolini (...). Au-delà de leur histoire d'amour passionnée et destructrice, Ferida et Valenti, qui incarnaient à l'écran des personnages troubles, des anti-héros, sont devenus des artistes maudits, perdus. Les symboles d'une Italie que tout le monde voulait oublier."

Mais laissons parler le cinéaste, Marco Tullio Giordana (il s'agit d'un article, trouvé comme les autres sur le Net, rédigé à partir d'une interview lors de la présentation du film au festival de Cannes durant l'été 2008) : "Oswaldo Valenti et Luisa Ferida étaient des stars du 7e art italien dans les années trente. A la vie comme à l'écran, ils formaient un couple sulfureux, qui flirta avec le régime fasciste, à l'époque où celui-ci décida de

concurrer Rome et Cinecittà en jetant les bases d'un nouveau pôle cinématographique à Venise. Étaient-ils pour autant ces suppôts de Benito Mussolini ayant commis les atrocités qu'on leur attribua ? Méritaient-ils d'être exécutés, pour l'exemple, durant les jours forcément troubles qui précédèrent la Libération ?"

Réponse du cinéaste : « C'est vrai qu'Oswaldo Valenti et Luisa Ferida se sont compromis avec le fascisme dans les fameux "téléphones blancs", ces films qui lorgnaient sur le cinéma d'évasion hollywoodien. Mais je ne pense pas qu'ils étaient coupables de tout ce qu'on leur a mis sur le dos », estime Marco Tullio Giordana, qui rêvait depuis les années quatre-vingts de porter leur destin à l'écran.

La minoration systématique de l'implication, et jusqu'au bout, de Valenti dans le régime fasciste est frappante, mais aussi le silence concernant le point de vue du cinéaste.

Une exception, *Les Echos*, cités dans un blog par un internaute justement of-fusqué : « Le père du réalisateur était résistant. Il avait l'habitude de dire : "Les fascistes étaient nos ennemis, mais aussi nos frères." Le fils a retenu la leçon. Aussi Une histoire italienne évite-t-il le manichéisme et tente-t-il de saisir, avec une empathie certaine, le ressort de ces deux personnages au destin tragique. Oswaldo Valenti et Luisa Ferida auraient en effet pu continuer leur carrière après-guerre, si, après l'armistice du 8 septembre 1943, ils avaient choisi le camp des vainqueurs aux côtés du maréchal Badoglio et des Alliés. »

Complétée par la lecture d'autres articles, cette conclusion du journaliste permettrait par ailleurs de se faire une idée plus précise sur ses sympathies comme de ses empathies politiques...

Dans l'article déjà cité de *L'Humanité* : "En septembre 1943, quand il faut choisir son camp, ils suivent sans états d'âme le Duce dans la folie de la république de Salò, dont Pasolini a rappelé au cinéma ce qu'elle fut. Pour pouvoir continuer à vivre dans la jouissance la plus décadente, ils se maquent avec tout ce que le pouvoir en déconfiture peut

compter d'éléments troubles en marge de la loi. A la veille de la Libération, ils se livrent aux partisans, tentant de les convaincre qu'ils sont blancs comme neige, si l'on ose dire. Ceux-ci n'auront cure de cette trop tardive repentance. Ils sont fusillés ensemble à Milan dans la nuit du 29 au 30 avril 1945, le lendemain de l'exhibition des corps pendus par les pieds de Mussolini et de la Pettacci, sa maîtresse."

Voilà qui est bien vu. Mais l'auteur, au lieu de s'interroger, comme on aurait pu s'y attendre, à propos de l'empathie prononcée du cinéaste pour ses deux personnages, prend le parti de rester sur le terrain esthétique pour conclure : "En revanche, la réalisation déçoit."

Tenter une lecture des intentions de l'auteur

A la lumière de la "leçon" historique finale, on peut tenter une lecture (*en italiques*) des intentions de l'auteur au cours du film.

Les deux acteurs fréquentent assidûment les allées et les salons du pouvoir mussolinien : *Un couple célèbre pris en otage par la cruelle Histoire qui se joue des destins des hommes ordinaires.*

Valenti se moque du Duce : *Anarchiste irrespectueux (mais courageux aussi).*

Valenti adhère à la république de Salò... *Par bravade au moment où d'autres se dégonflent ...* et devient officier de la Decima Mas : *Quand un acteur confond son métier et la vie, par amour de son métier.*

Valenti filme les torturés de la Villa triste : *Comme la passion des passions humaines peut mener loin.*

La Ferida se donne au plus abominable des bourreaux de Salò pour assurer la drogue à Valenti : *Jusqu'où une femme peut aller par amour.*

Valenti utilise la drogue volée devant lui aux patients de l'hôpital par un assassinat : *Valenti est addict, c'est dur, mais c'est ainsi.*

Les demandes d'autographes : *Le peuple aime le cinéma, la réussite et les uniformes.*

Valenti laisse partir Golfiero : *Quelle humanité ! (Et quel courage aussi.)*

Valenti et Ferida étalent ostensiblement leur tumultueuse passion : *Ils étaient amoureux, et pas hypocrites, eux.*

Des résistants sont tués pour avoir assuré la protection des deux acteurs : *Domage collatéral en période trouble. D'ailleurs, les amis des résistants morts les vengent cruellement... C'est la guerre, et personne n'est innocent.*

A l'issue de leur procès, Valenti et Luisa partent presque confiants, main dans la main, croyant être libres : *Des ingénus amoureux... Mais voilà, l'époque ne permettait pas aux ingénus amoureux de vivre...*

L'assassinat dans le dos par les résistants : *Honteuse lâcheté.*

Depuis la lecture du livre de Michel Sérac *Défense des révolutions*, une évidence saute aux yeux : l'entreprise de Nolte se filialise, et l'objectif de certains directeurs de filiales consiste, drapés sans complexe dans les plis de la création libre, à illustrer ses "thèses" afin de les mettre à la portée du plus grand nombre. Qu'ils les aient lues importe peu : un processus international de réhabilitation réactionnaire est en cours.

Nul doute que nous retrouverons d'autres romans, d'autres films, des pièces de théâtre, des bandes dessinées, qui, par l'exposé méticuleux des horreurs des tyrans ou de leurs soutiens, chercheront à flétrir les résistants, ou, *a minima*, à renvoyer dos à dos les deux camps. Le "genre" a de l'avenir. L'Histoire y sera convoquée d'autant plus bruyamment avec son H majuscule qu'elle sera foulée aux pieds avec le plus grand mépris.

Je croyais avoir terminé la rédaction de cette contribution, dans laquelle, contrairement à ce que j'avais envisagé, les commentaires retrouvés prennent une grande place, et j'ai pris le temps de consulter des sites italiens dédiés à Valenti et Ferida... Ils sont nombreux, et complets. Et surtout, ils font référence à plusieurs livres, à des articles, écrits durant les deux dernières décennies sur le célèbre couple. Deux thèses s'affrontent, ce qui n'est pas le cas dans les commentaires à propos du film.

La première : ils étaient l'un et l'autre responsables et coupables, même si leur participation active aux tortures de la Villa triste n'est pas certaine. Ils ont donc été condamnés à mort malgré leur choix tardif de se rendre à la Résistance en promettant de rendre des services.

La seconde, reprise en particulier dans ce qui semble être le dernier livre sur le sujet : ils étaient innocents, innocents des crimes qui leur ont été imputés à la Villa triste. Ils ont été condamnés parce qu'il fallait faire un exemple avec des célébrités, alors que tant d'autres ci-

néastes et acteurs étaient eux aussi compromis dans les *telefoni bianchi* de Cinecittà.

L'auteur du film l'a avoué, et la majorité des commentateurs en France épouse son point de vue. C'est la seconde thèse, misérable montage, qui a été mise en scène.

“Le mensonge peut servir à sauver les fausses autorités, mais non à éduquer les masses” (Léon Trotsky).

Claude Ageron

Un ancêtre du *Livre noir du communisme*

LE *Livre noir du communisme* annonçait tranquillement comme “bilan du communisme” cent millions de morts. Ce calcul hautement scientifique, fondé à la fois sur des fantaisies arithmétiques, sur l'attribution des morts de la guerre civile (dans lesquels les blancs monarchistes n'ont rien à voir !), de la famine et des épidémies (y compris les victimes de la grippe espagnole) aux “bolcheviks” et

sur l'attribution aux mêmes “bolcheviks” des crimes du stalinisme, n'est pas sorti du néant. On en trouve par exemple les prémisses dans un tract distribué par les nazis en Union soviétique pour accompagner leurs massacres de Soviétiques, de communistes et de Juifs, tract qui, par ailleurs, assimile déjà lui aussi bolchevisme et stalinisme. Le texte se trouve au dos d'un faux billet avec l'effigie de Lénine (*voir page suivante*).

“Le bilan meurtrier du bolchevisme.

Tués pendant les années de révolution et de guerre civile (1917-1923) 2 200 000

Morts pendant les années de famine et d'épidémies (1918-1921 et 1932-33) 14 500 000

Ont péri dans les camps de travaux forcés 10 000 000

Liquidés par les expéditions punitives 6 000 000

Liquidés dans les provinces frontalières et conquises 3 277 000

Tués et mutilés pendant les années de cette guerre (1941-1944) 18 000 000

Total 54 665 000

12 000 000 de Russes ont déjà échappé à l'anéantissement bolchevique en se rendant ou en se constituant prisonniers.

Prends ce tract et sauve ta vie avant qu'il ne soit trop tard.

Laissez-passer.”

N. B. : On remarquera que les nazis n'hésitent pas à faire figurer dans le “bilan meurtrier du bolchevisme” les Soviétiques et les Juifs abattus par eux-mêmes (les 18 millions de victimes de la guerre...). La technique ressortira.



Убийственный баланс большевизма! (1917—1944 гг.)

В годы революции и гражданской войны (1917—1923) убито	2 200 000 чел.
За годы голода и эпидемий (1918, 21 и 1932-33) умерло	14 500 000 чел.
В лагерях принудительных работ погребло	10 000 000 чел.
Карательные экспедиции уничтожили	6 688 000 чел.
В пограничных и захваченных областях ликвидировано	3 277 000 чел.
За годы этой войны (1941-44) убито и искалечено	18 000 000 чел.
Всего	54 665 000 чел.

12 000 000 русских уже спаслись от большевистского уничтожения путем сдачи или перехода в плен.

Возьми этот листок и спасайся прежде, чем будет поздно!

ПРОПУСК

Passierschein



345-6 44



LE MESSAGE DU TSAR

Louis XVI. — Nicolas! Fais que ta parole soit tenue, si non...

Composition de J. Linse (*Nederlandsche Spectator*, de La Haye, novembre 1905).

Les Historiales de Rhône-Alpes : “Le nouveau spectacle des Historiales nous fait revivre les débuts de la République”

“**P**LUS grand spectacle historique de Rhône-Alpes. Douze ans d’expérience. Trois cents bénévoles sans que les dix soirées de représentation ne pourraient exister. Ils ont confectionné les décors, les costumes...” Près de cent acteurs et figurants. Ces derniers, déjà en costume, accueillent les spectateurs avant chaque représentation...

Cette année, la publicité a atteint des sommets. Le spectacle est affiché partout : dans la revue départementale, régulièrement dans le journal local, sur les cloisons vitrées des abris-bus, annoncé régulièrement à la radio, à la télé régionale... Difficile en Isère, et manifestement au-delà, de passer à côté de l’événement. Il faut dire que Serge Revel, maire de la commune, créateur, écrivain et co-metteur en scène du spectacle, est l’un des vice-présidents de l’assemblée départementale.

Le nombre de spectateurs par saison varie selon les sources : 15 000 attendus dans la revue du conseil général, 8 000 selon le président de l’association dans le programme, 10 000 annoncés publiquement le soir du 21 juillet sur place... Le billet d’entrée, valant 16 euros, est délivré uniquement sur réservation (1). C’est un indéniable succès, bâti sur les succès des années précédentes.

L’an passé, une gloire locale devenue mythe grâce à une chanson populaire ayant traversé les siècles : Mandrin. Son épopée de contrebandier avait été traitée, avec un certain talent, sous forme de question : bandit ou héros ? Cette année, une ambition : “revisiter” — nous verrons que le mot convient parfaitement — la période historique s’ouvrant avec la proclamation

de la II^e République en 1848 et se refermant avec la Commune de Paris, en 1871. Le titre : “Gavroche, l’enfance d’une République.” Sur l’ancienne motte castrale, face aux bancs du public, l’ambition historique est réaffirmée sur un rideau de scène blanc masquant une partie du décor : “L’Histoire en histoires.”

21 juillet 2009, sur le site historique de Château-Vieux, à Pressins : pendant que les spectateurs s’installent, les plus jeunes des acteurs et figurants bénévoles proposent le programme : une revue très documentée vendue 2 euros (une page sur deux couverte d’encarts publicitaires) balayant sur papier glacé les vingt-trois ans annoncés. Par deux fois, le président de l’association prend la parole au micro, en particulier pour rappeler que l’on peut acheter l’excellent dernier livre de Serge Revel.

Arrivé à 21 heures, j’ai eu le temps de lire attentivement la brochure-programme, le spectacle commençant à 22 heures. Deux constats après 18 pages 21 x 29,7 de lecture : après avoir été cité deux fois dans l’introduction, Victor Hugo devient le grand absent, n’apparaissant qu’une fois. Le véritable héros ? L’omniprésent prince-président devenu Napoléon III, présenté le plus souvent sous un aspect très positif “malgré le régime autoritaire mis en place” et “malgré les expéditions militaires désastreuses”. La conclusion s’impose as-

(1) Citation du président de l’association s’exprimant dans la revue-programme, afin de disposer d’un autre aspect, non dénué d’intérêt : “Aménagement du site, création du décor, des costumes, demandent un travail considérable qui, s’il était rémunéré, rendrait impossible cette réalisation. Il en est de même pour la centaine d’acteurs amateurs qui donne vie au spectacle.”

sez facilement, mais encore sous forme de question : faudra-t-il crier “*Vive l’empereur*” ? Première impression, donc : désagréable.

Lorsque la séance commence ce soir-là, tous les bancs sont occupés, comme chaque soir. Je vais commencer par la fin, mais la marche falsificatrice va crescendo.

La fin : la Commune, et le massacre des communards. Le dernier tableau, très réussi — une jeune femme aux généreux seins nus sur une barricade, drapeau tricolore en main, manifestement inspirée du célèbre tableau de Delacroix, accompagnée de Gavroche — ne pourra effacer ce qui constitue, de mon point de vue, une ignominie.

Pour la seconde et dernière fois, il sera donné aux spectateurs de rire bruyamment. Le procédé est efficace : à un moment parfaitement inattendu, un acteur se déculotte jusqu’aux genoux et montre largement ses fesses au public ! Une audace scénique aujourd’hui anodine... mais regardons-y de plus près : cet homme déculotté, parfaitement insouciant de la mort, rigolard et faisant rigoler (ça marche), est un communard qu’un officier envoie avec célérité au peloton d’exécution. Et le drame devient grossière farce ! D’autant que le premier des communards envoyé contre le mur, face au public, était... un moine en robe de bure ! Grottesque, évidemment. Pour qui connaît l’Histoire. Mais où est-elle, l’Histoire si fièrement annoncée ? Si l’on ajoute l’un des jeunes héros, pitoyable anarchiste, qui braille abominablement *L’Internationale* sur une barricade en s’exposant inutilement au feu commandé par son frère devenu versaillais, le tableau est presque complet. D’autant que *L’Internationale* n’avait pas encore été écrite, et encore moins mise en musique : il fallait d’abord pour cela que son auteur ait pu échapper aux griffes des versaillais.

Le premier rire massif a été provoqué à la lecture des réalisations sociales de la Commune. Lorsque, dans la liste, sans explication aucune, on a entendu : “*Interdiction du travail de nuit dans les boulangeries.*” L’intention de l’auteur apparaissait, claire : ces communards étaient de doux rêveurs marchant à côté de leurs pompes. Car tout le monde sait que pour avoir du bon pain le matin, il faut travailler la nuit, n’est-ce pas ?

Qu’ajouter ? Qu’on ne s’ennuie pas durant deux heures. C’est vrai, c’est plutôt

bien fait malgré quelques faiblesses. Mais encore ?

Que c’est un prélat ami du peuple (dont j’ai oublié le nom), aux côtés de Lamartine, qui le premier annonce à la foule dubitative ou ravie l’indispensable combat pour la séparation de l’Eglise et de l’Etat.

Que la mise en scène, sauf pour l’ouverture avec la mort de Gavroche chantant le célèbre poème de Victor Hugo (ce qui prouve que les lieux se prêtaient parfaitement à plusieurs choix de mise en scène), impose aux spectateurs d’être du côté des fusilleurs, notamment face aux insurgés de la Commune.

Que les applaudissements spontanés jaillissent après un feu d’artifice, donné en l’honneur du mariage de Louis Napoléon et d’Eugénie, arrivés sur la scène à cheval — sur de vrais chevaux — magnifiquement vêtus (Comme c’est beau !)

Que l’un des personnages principaux, anarchiste, aux observations ou aux pronostics politiques souvent justes, est un pilier de bistrot plutôt sympathique, avec une propension prononcée pour les gestes obscènes (Comme il est drôle !). Que les interdictions napoléoniennes de certains artistes semblent encourager une grande liberté. C’est ainsi que dans le cabaret préféré de “*l’anarchiste à la grande gueule, cocasse et attachant*” (c’est ainsi que la revue du conseil général le présente), des lectures publiques des poèmes de Beauclaire sont données. Le “personnage attachant” est naturellement arrêté, mais il s’agit de la réponse policière appropriée à ses provocations — toujours outrées et inutiles, cela va de soi. Que l’embarquement du prévenu est évidemment l’occasion pour celui-ci de se débattre de manière désopilante entre les deux gendarmes : l’arrestation par la soldatesque impériale doit donner l’occasion d’un souvenir joyeux au spectateur (Comme c’est drôle !).

A savoir : il n’y a dans ce spectacle aucune place pour improviser sur le texte, même pas l’intonation, puisque celui-ci est enregistré, les acteurs opérant en playback. Et qu’on ne mette pas en avant la liberté artistique ! Il ne s’agit pas d’un roman transposé en pièce de théâtre, dont l’Histoire serait la toile de fond. Il est proclamé partout, et en introduction au spectacle par l’auteur lui-même, que l’Histoire est la trame. Il est donc justifié de parler de falsification. Une falsification cléricale et

pro-impériale. Bien dans l'air du temps... Malheureusement.

Laissons la parole au président de l'association : les "Historiales", reconnues d'intérêt général depuis cette année, tendent "à la création d'un grand festival de l'Histoire en histoires" : *"Il s'agit donc d'une formidable aventure humaine dynamisée par de très fortes personnalités convaincues que c'est en racontant notre Histoire commune au plus grand nombre que nous pourrons peut-être, ensemble, éviter certaines erreurs du passé et améliorer la vie de demain."*

Les spectateurs, dans leur immense majorité — en tout cas ce soir-là — sem-

blent ne pas s'y être trompés : les applaudissements n'ont pas été nourris, et je n'ai pas été seul à ne pas applaudir du tout ; comme l'an passé, les bénévoles rassemblés s'attendaient à ce qu'une partie du public les rejoignent pour discuter... leur attente a été déçue ; le retour pédestre jusqu'au pied de la colline, animé après Mandrin, a été morne ; les deux boutiques dans lesquelles étaient proposés des objets souvenirs et le livre si souvent annoncé sont restées vides ou presque. Tant mieux.

Claude Ageron



La Fusillade des communards (tableau d'Edouard Manet, détail).